

La vie

No 220

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

# Le Rêve communiste

PAR LE

R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.

---

**Prix: 15 sous**

---

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

MONTREAL

*Direction:*

SECRETARIAT DE L'É. S. P.  
1961, RUE RACHEL EST

*Administration:*

L'ACTION PAROISSIALE  
4260, RUE DE BORDEAUX

1932

TOUS DROITS RÉSERVÉS

# PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Directeur : R. P. ARCHAMBAULT, S. J.)

(Abonnement : \$1.50 par an)

- |  |   |
|--|---|
| 1A. L'École Sociale Populaire . . . . .  | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| *1. L'Organisation ouvrière catholique en Hollande . . . . .                                     | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| 2. L'Organisation ouvrière dans la province de Québec<br>(2 <sup>e</sup> édition 1913) . . . . . | Arthur SAINT-PIERRE<br>R. P. LEROY, S. J. |
| *3. De l'Éducation du sens social . . . . .  | R. P. PICHÉ, P. S. V.                     |
| *4. Comment protéger notre jeunesse: les patronages . . . . .                                    | Mme Marie GÉRIN-LAJOIE                    |
| *5. La Fédération Saint-Jean-Baptiste . . . . .  | Abbé Henri GAUTHIER, P. S. S.             |
| *6. « Le Foyer » et ses aures . . . . .  | Alphonse DESJARDINS                       |
| *7. La Caisse populaire — I . . . . .  | R. P. HUGOLIN, O. F. M.                   |
| *8. La Lutte antialcoolique dans la province de Québec,<br>depuis 1906 . . . . .                 | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| *9. Le Logement de la famille ouvrière — I . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| *10-11. Le Logement de la famille ouvrière — II . . . . .  | Alphonse DESJARDINS                       |
| *12. La Caisse populaire — II . . . . .  | J.-B. SAINT-ARNAUD                        |
| *13. Le Mouvement mutualiste dans Québec . . . . .   | R. P. L. HUDON, S. J.                     |
| *14. Le Cercle ouvrier . . . . .   | S. S. LÉON XIII                           |
| *15. L'Encyclique « Rerum novarum » . . . . .  | R. P. VALENTIN-BRETTON, O. F. M.          |
| *16. Les Œuvres nécessaires . . . . .  | Henri BEAUVAIS                            |
| *17. L'Église et les associations ouvrières . . . . .  | Dr Joseph GAUVREAU                        |
| 18-19. Contre l'alcool . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| 20-21. Un catholique social: Frédéric Ozanam . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| *22. L'Organisation professionnelle . . . . .  | Arthur SAINT-PIERRE                       |
| *23. Réformes scolaires . . . . .  | V.-E. BEAUPRÉ                             |
| *24. Le Clergé et les études sociales . . . . .  | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| *25. Le Travail chrétien . . . . .   | Abbé Paul MAYRAND, D. TH.                 |
| *26. La Lettre sur le « Sillon » . . . . .   | S. S. PIE X                               |
| *27-28. La Cour Juvenile . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| *29. La Goutte de lait . . . . .   | Dr Joseph GAUVREAU                        |
| *30. La Fédération américaine du Travail . . . . .   | Arthur SAINT-PIERRE                       |
| 30. L'Utopie socialiste — I . . . . .  | XXX                                       |
| 31. Le Val des Bois . . . . .  | DOMBRAY-SCHMITT                           |
| *32. Conseils aux ouvriers canadiens . . . . .   | Chanoine DESGRANGES                       |
| 33. Les Écoles maternelles . . . . .   | R. P. DALY, C. SS. R.                     |
| *34-35. L'Église et le progrès social . . . . .  | Chanoine DESGRANGES                       |
| 36-37. Le Devoir social . . . . .  | Arthur SAINT-PIERRE                       |
| 38. L'Utopie socialiste — II . . . . .   | Arthur SAINT-PIERRE                       |
| 39. Les Syndicats ouvriers chrétiens de Belgique . . . . .                                       | R. P. GUILLOT, C. SS. R.                  |
| 40. Les Syndicats socialistes et neutres . . . . .   | R. P. TRUDEAU, O. P.                      |
| 41. L'Église et l'Organisation ouvrière . . . . .  | Abbé Edmour HÉBERT                        |
| *42-43. Le Comte Albert de Mun . . . . .   | Arthur SAINT-PIERRE                       |
| 44-45. Le Socialisme . . . . .   | Abbé Edmour HÉBERT                        |
| 46. A propos d'immunités . . . . .   | R. P. GONTHIER, O. P.                     |
| *47. La Formation d'apôtres sociaux par l'A.C.J.C. . . . .                                       | R. P. S. BELLAVANCE, S. J.                |
| 48-49. Leçons pratiques d'action sociale catholique . . . . .                                    | R. P. RUTTEN, O. P.                       |
| 50. La Désertion des campagnes . . . . .   | R. P. Adélard DUGRÉ, S. J.                |
| 51. Les Avantages de l'agriculture . . . . .   | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.              |
| *52. Les Cercles d'études féminins . . . . .   | Marie-J. GÉRIN-LAJOIE                     |
| 53-54. Le Règne social du Sacré Cœur . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| 55. Le Comptoir coopératif . . . . .   | Anatole VANIER                            |
| 56-57. L'Œuvre de vacances des grèves . . . . .  | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |
| *58. Le Jardin scolaire et l'Agriculture à l'école . . . . .                                     | Jean-Charles MAGNAN, B. S. A.             |
| 59. Le Clergé et les œuvres sociales . . . . .   | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| 60. L'Esprit chrétien dans la famille et la société . . . . .                                    | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| *61. Projet de colonisation . . . . .  | R. P. Marcel MARTINEAU, S. J.             |
| 64. Vers les terres neuves . . . . .   | R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.              |
| Question sociale et nos devoirs — I . . . . .  | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| Question sociale et nos devoirs — II . . . . .   | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| La Question sociale et nos devoirs — III . . . . .   | R. P. ARCHAMBAULT, S. J.                  |
| Hygiène du logement . . . . .  | Dr J.-A. BAUDOIN                          |
| *73. Albert de Mun et le devoir social . . . . .   | Abbé GOUIN, P. S. S.                      |

# Le rêve communiste

Par le R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.

---

**C**N parle beaucoup, en ces temps, de communisme. On s'en inquiète autant que du désarroi de la finance et de l'universelle crise du chômage. Le mal est grand et beaucoup sont prêts à se jeter dans les bras du premier médecin venu, pourvu qu'il offre l'espoir d'une guérison prochaine. Les sociologues y vont de leur enquête au pays des tsars, et reviennent avec un livre. Les politiques calculent les chances de profit à tirer de la banqueroute. Les statisticiens enlignent des colonnes de chiffres qui donnent matière à réfléchir et à discuter. L'état actuel de la Russie soviétique est à peu près connu. L'histoire du monde bolchévique ne l'est pas moins. Mais les principes du marxisme demeurent pourtant toujours un peu mystérieux, si l'on n'y arrête pas une bonne fois toute son attention...

C'est ce point précis que nous voulons étudier. Le communisme se présente sous les formes les plus curieuses: il est nuancé, fuyant et énigmatique comme un rêve. Il n'est pas inutile de diviser le problème pour le considérer sous ses différentes faces. Nous étudierons donc la nature du rêve communiste, l'origine du capital d'après Marx, les relations du capital et du travail et le capitalisme d'État, le mal révolutionnaire et quelques remèdes appropriés.

Notre travail sera forcément incomplet. Pourvu qu'il porte à réfléchir sur la gravité du mal et suscite des désirs efficaces de résistance, nous aurons atteint notre but.

Le communisme n'est pas un idéal, mais un rêve. Tout idéal doit être fondé sur une réalité, sur une possibilité; l'idéal est un fait spirituel... L'idéaliste qui ne vise pas un but possible en accord avec sa condition d'homme ou ses ressources individuelles, passe aux régions vaporeuses du rêve, des désirs vagues et sans raison, de la velléité, de la chimère. L'idéalisme en ce sens est un état morbide. S'il se prolonge, il peut conduire par cumul des déceptions au choc des forces disciplinées, jusqu'au déséquilibre spirituel. Ce n'est pas impunément qu'un être se réfugie dans le rêve pour échapper à l'austère réalité; qu'il se laisse vaincre par l'énigme au lieu de la déchiffrer avec sagacité et clairvoyance; qu'il ne conçoit habituellement que châteaux en Espagne, palais d'or et d'azur, randonnées lunatiques. A Charenton, on peut visiter tout un peuple de ces êtres-là. S'il est vrai, selon la théorie du Dr Lebon, qu'un individu au sein d'une foule perd en partie sa force de comprendre, que penser de la puissance néfaste d'un rêve qui tend à s'universaliser.

Le communisme, qui ne tient théoriquement aucun compte des lois de nature les plus élémentaires et du fait social le plus simple, n'est assurément pas un idéal rationnel, mais le rêve d'une foule qui s'en va à la dérive, sans voiles ni boussole. C'est un mal épidémique; il se communique avec une rapidité prodigieuse au sein des masses qui ne réfléchissent pas, surtout si elles sont déjà atteintes par des éléments de dissolution. C'est comme un vent de démence qui souffle sur le monde et dont on ne peut mesurer les suites si le roc solide du bon sens ne brise pas la vague qui déferle et n'arrête pas à temps le flot qui s'ajoute au flot. Un penseur contemporain a défini — trop sommairement sans doute — le siècle de l'exaltation romantique, un siècle « de fous et de folles ». Une fois déjà l'exaltation romantique a abouti à l'exaltation sociale, et le sang a coulé et des pays entiers ont

succombé sous les ruines. Mais le mal était circonscrit, limité par des frontières. De plus, la Révolution a éclaté comme un orage d'été qu'on ne prévoit pas. Qu'en sera-t-il d'une catastrophe préméditée, organisée scientifiquement, selon les lois maintenant connues de l'exploitation des foules affamées et souffrantes? Qui peut prévoir le choc qui résultera d'une conspiration mondiale, si les gouvernants continuent d'ignorer les dépôts d'explosifs qu'on enfouit secrètement dans tous les humus prêts à les recevoir? Il est curieux de constater que de nos jours on puisse organiser ouvertement une révolution mondiale avec la complicité des gouvernants mêmes qui demain en seront les victimes si la révolution fomentée plus tard éclate. Tous les jours, de nouveaux journaux, de nouvelles revues jettent un cri d'alarme sans que pratiquement une défense efficace ne réussisse à tuer le mal dans sa cause. N'est-on pas de là porté à croire que la force bolchévique est grande puisque tant de défections occultes sont enregistrées et démasquées en sa faveur, tant de complicités intéressées, notées en haut lieu? N'est-il pas plus que temps dans notre pays pacifique de dresser une muraille d'airain contre le fantôme bolchévique et de repousser énergiquement toute offre de complicité, sous quelque forme qu'elle se présente? Commençons par réaliser, à la lumière de principes sûrs ou des données du simple sens commun, la nature du rêve gigantesque que poursuivent encore les cerveaux russes en filiation directe de Lénine et de Marx.

Quelles sont les idées directives ou mieux les images miroitantes à la base de ce rêve?

Il a pris naissance, a germé, s'est nourri et développé en terre de Russie. C'est, dans sa conception abstraite, un rêve d'Orient vague, opiacé, aux contours indéfinis... Il n'a d'occidental que ses moyens pratiques de réalisation. Il s'exprime par un vocabulaire enivrant, captivant

pour les simples qui s'en laissent pénétrer et saouler comme d'une boisson qui endort et fait oublier la misère du jour. Il fait chanter au cœur les grands thèmes qui ont le plus d'emprise sur l'espèce humaine; et pour cela, il parodie l'idéal chrétien. Celui-ci s'alimente de foi, d'espoir et de charité; celui-là vit de crédulité, d'espérances illusoires et d'une charité de convention. Le prédicateur chrétien annonce la foi dans le Christ qui s'est dit Fils de Dieu et l'a prouvé par des œuvres divines; il prêche l'espérance dans la béatitude de l'au-delà et la charité qui, unissant entre eux tous les membres, se trouve comme l'âme de la société chrétienne. Les meneurs bolchéviques imposent aux populations russes une foi absolue dans la doctrine et les tactiques de leurs chefs. Ils font briller à leurs yeux l'espoir de la future béatitude du prolétariat, le jour où seuls survivront Marx et l'Ouvrier, maîtres du monde. Ils annoncent le fameux évangile de la fraternité, déjà exploité par les révolutionnaires européens: « Prolétaires de tous les pays, unissons-nous pour préparer un monde nouveau »; il est pourtant peu probable qu'ils ressuscitent l'antique déesse Raison. Le Russe privé de sa foi, souffrant et isolé, vit nécessairement de superstitions et d'espérances dans une béatitude aléatoire — tant il est vrai que personne ne peut se passer, ou d'espoir fondé sur le possible, le réalisable, ou d'illusions chimériques, quand la misère découvre la face hideuse des désespérances. Quelles cordes puissantes pour émouvoir le cœur de tous les ouvriers en temps de crise mondiale!

Mais ce n'est pas tout; cette conception abstraite du rêve, ce mysticisme vaporeux se concrétise et se renforce par une foi invincible dans un royaume tout proche de se réaliser au bout du plan quinquennal, royaume dont l'ouvrier sera le roi dans tous les pays de l'univers. De ce royaume pourtant nous ne pouvons élaborer aucun plan précis d'après la constitution actuelle de la société puisqu'il

s'agit d'un renversement total. Mesurez-vous la puissance de ce mot magique en temps de crises: tout va changer: reconstruction de la société tout entière sur des bases nouvelles ?

Ce qui peut se produire d'ici l'échéance de ces cinq années, personne ne peut le prévoir. Il est clair que les chefs tenteront des efforts inouïs pour une réalisation du moins apparente de leurs promesses. Seules ces promesses tiennent des millions d'ouvriers sous le joug d'un esclavage temporairement accepté ou toléré. En cas d'échec le gouvernement bolchévique devra subir les affres d'une contre-révolution, aussi terrible par sa réaction que l'exige naturellement tout le poids des souffrances accumulées et des espoirs déçus. Le gouvernement ne peut faire machine en arrière. Il doit poursuivre son programme jusqu'en ses ultimes réalisations ou périr.

Une autre caractéristique en même temps qu'un formidable élément de puissance du rêve communiste, c'est l'appât du capital. Dans le nouveau royaume, c'est l'ouvrier lui-même qui deviendra capitaliste. Plus de déperdition d'or dans l'engrenage de la machine sociale, puisque les intermédiaires se trouveront supprimés entre les prolétaires et l'État. La crise économique est due, paraît-il, à cet unique fait que des capitalistes isolés, retirent du commerce, de l'industrie des sommes fabuleuses uniquement consacrées à un luxe effréné, au lieu de rendre à la société le fruit légitime de son travail. De là, le désarroi de la finance. Pour quiconque n'ouvre pas les yeux sur les multiples causes du malaise actuel, pour celui qui ne pense pas par exemple à ce qu'a pu coûter la monstrueuse équipée de 1914, en capitaux et énergies uniquement consacrés, des années durant, à l'œuvre de destruction, les arguments employés contre les capitalistes sont d'un effet saisissant. Il est sûr que, dans les libelles diffamatoires issus des milieux bolchéviques, on

exagère infiniment les torts du capitalisme. En Amérique, par exemple, ce que doivent le commerce et l'industrie au système capitaliste actuel, qui a donné libre essor aux initiatives privées, est inestimable. On a fait d'ailleurs des enquêtes et dressé des statistiques décisives à ce sujet. Si des abus véritables sont à noter plus encore dans les pays d'Europe qu'en Amérique, moins au Canada que partout ailleurs, ce n'est pas en opposant au système capitaliste, soit la haine avouée de toute forme de capitalisme, ou le capitalisme d'État comme nous le dirons plus loin, qu'on trouvera le remède proportionné et vraiment efficace.

Rien n'empêche que l'argument, présenté sous forme simple à la classe des travailleurs, va son chemin dans beaucoup de milieux et continue, selon le procédé russe, de soulever, d'attiser les haines, et d'ouvrir des abîmes entre les différentes classes sociales.

C'est ainsi que nous lisons dans un manifeste communiste, répandu l'hiver dernier à Montréal et jusque dans les petites villes de comtés: « Les ouvriers doivent savoir que le chômage et la famine pour les masses et des profits de luxe pour la bourgeoisie, est la base du système d'aujourd'hui sous lequel nous vivons. C'est seulement par le renversement du système capitaliste que chômage, famine, guerre disparaîtront à jamais », etc., etc. Et cela se continue par une charge contre le gouvernement actuel, les grandes compagnies, les institutions charitables, en un mot contre tout ce qui n'est pas bolchévique — et dans un français qui ne peut supporter la transcription.

En somme, c'est toujours le même argument: l'ouvrier n'est pas rétribué pour tout son travail parce que le capitaliste l'exploite et le vole par l'excédent qu'il tire pour sa jouissance personnelle. On continue de répéter, sous forme appropriée, l'ancienne théorie apparemment scientifique inventée par Karl Marx. Voyons comme il est

facile de prendre l'ingénieuse argumentation marxiste en flagrant délit de rêve.

Marx en effet ne s'est pas contenté d'agir sur les foules par des déclamations dithyrambiques, genre socialisme électoral, mais il a voulu que son système soit à base d'idées soi-disant philosophiques et scientifiques; il a compris l'importance de principes abstraits sous forme savante pour agir autant sur l'esprit que sur les passions de la multitude. Et il a créé son code à lui, son coran, assez clair pour faire soupçonner les parcelles de vérité qu'il contient, assez obscur pour nécessiter toute une pléiade d'interprètes et de commentateurs qui sauront en prendre, selon le besoin du moment, ou la forme de leur esprit.

L'une des idées maîtresses du système consiste précisément à démontrer les origines frauduleuses du capital.

La valeur d'un objet, selon Marx, est égale au nombre d'heures employées pour sa production. Un objet manufacturé vaudra par exemple six, huit, dix heures de travail salarié. Le salaire de l'ouvrier ou la valeur de sa force de travail, équivaudra au nombre d'heures requises pour produire ce qui est nécessaire à son entretien pendant un jour (six heures d'après Marx); la somme totale des objets nécessaires à l'entretien de l'ouvrier serait égale à six heures. L'évaluation se fait comme on le voit dans les deux cas selon un certain nombre d'heures comme unité de mesure.

Le capitaliste achète des machines, les matières à exploiter et la force de travail de l'ouvrier. Au lieu de six heures, il les soumet à douze heures de travail. Voilà aussitôt un excédent qui représente le sur-travail. Du côté du produit fabriqué contenant pour ainsi dire six heures de travail non rétribué, il emmagasine une plus-value, bénéfice du patron. C'est là, paraît-il, l'origine frauduleuse du capital.

« L'argent avancé (le capital), écrit K. Marx, et momentanément transformé en salaires et marchandises, reparaît sous la forme primitive mais accru... Sa valeur est devenue valeur progressive, argent toujours bourgeonnant et, comme tel, capital. Elle sort de la circulation, y revient, s'y maintient et s'y multiplie, en sort de nouveau accrue et recommence sans cesse la même rotation: argent qui pond de l'argent, monnaie qui fait des petits. *Money which begets money.* » (*Le Capital*, ch. VIII.)

A première lecture, cela paraît très fort, comme on dit, si bien entendu vous y comprenez quelque chose. Mais comme, jusqu'ici, l'on a toujours considéré comme scientifiques les seules hypothèses induites des faits, vous vous demandez encore une fois, après réflexion, si ce n'est pas là un spécieux trompe-l'œil, pure fantasmagorie.

Serrons le raisonnement d'un peu plus près. *Ad majorem*, comme on dit en bonne logique.

L'argumentation repose sur cette supposition que le capitaliste ne paie la force de travail que tout juste le minimum requis pour l'entretien d'un ouvrier pendant un jour. Est-ce exact ?

« Est-il vrai, écrit Ch. Antoine, que le salaire de l'ouvrier soit égal exactement au coût de la subsistance journalière ? Pas le moins du monde. La subsistance journalière de l'ouvrier représente le minimum naturel au-dessous duquel le salaire ne peut tomber sans violer la justice stricte; elle ne constitue pas le salaire intégral; car celui-ci doit en outre tenir compte de la valeur économique du travail. A qui fera-t-on croire que dans tous les métiers absolument, le salaire tombe au niveau du coût de la vie ? A Paris, les charpentiers et les menuisiers gagnent sept francs par jour; les maçons, de sept à huit francs; les fondeurs de bronze se font neuf, dix et jusqu'à douze francs de salaire quotidien. Certains ouvriers d'art arrivent à des rémunérations journalières de vingt-cinq à

trente francs. Nous sommes bien loin des salaires de famine suffisant à peine à l'entretien de l'ouvrier. »

Et en Amérique! Durant la guerre certains ouvriers retiraient des salaires exorbitants; bon nombre de professionnels même retournaient aux métiers parce que mieux rétribués. Le capitaliste payait bien parce que ses affaires allaient bien. Cette situation idéale n'a pas duré sans doute; les salaires baissent, mais le capitaliste aussi se ressent de la crise; et ce bon mot d'un patron honnête à ses employés ne manque pas de justesse: « Si vous voulez que je vous paye, il faut bien que je fasse un peu d'argent. » La Palice aurait contresigné cela.

L'argument universalité du marxisme qui échappe au contrôle des faits, n'est donc en définitive qu'une utopie précieuse. Rêve!

Une erreur plus grossière encore dans l'argumentation marxiste, c'est d'attribuer les profits du capitaliste à la plus-value du produit fabriqué, exactement égale au sur-travail volé à l'ouvrier — comme si le capitaliste ne devait rétribuer que le travail manuel de l'ouvrier, tout le travail d'esprit n'ayant droit à aucune rémunération

Le sur-travail, quand il a lieu, ne tourne pas nécessairement en profit pour le capitaliste aux dépens du prolétaire. Pour le socialiste, c'est au travail manuel exclusivement que doit revenir cette plus-value du produit fabriqué. N'est-ce pas là une conception absolument matérialiste de l'homme, de la vie individuelle et sociale?

Il s'agit par exemple de la construction d'un orgue. Reprenons dans le concret la suite du raisonnement de Marx.

Le capitaliste achète des machines, des matières et la force de travail des ouvriers. Il les fait travailler douze heures au lieu de dix. Nous savons maintenant ce qu'il faut penser de ce sur-travail avec salaire de famine. Nous savons, par les faits, comment on rétribue ordinairement

le sur-travail d'un salaire spécial, surtout le travail artistique: le simple bon sens a jugé qu'un ouvrier habile ou artiste a droit à un meilleur salaire qu'un ouvrier ordinaire ou fainéant.

Le capitaliste fait un profit sur le magnifique instrument construit par ses ouvriers. Croyez-vous que l'ouvrier va se révolter, crier au vol? Pas du tout. L'ouvrier comprend parfaitement que la plus-value n'est pas due à un sur-travail illégitime. Il se glorifie que l'acheteur ait considéré non seulement le travail manuel que suppose l'instrument, mais le travail intellectuel et artistique des ouvriers et des chefs d'industrie. L'instrument a pris de la valeur par l'esprit, je dirais presque par l'âme dont on a informé cette matière. L'ouvrier comprend que ses chefs ont besoin de ce profit pour que vive et progresse leur entreprise. Il sait, même sans l'avoir raisonné, par une espèce d'intuition de la justice, ce que peut coûter le travail d'organisation, les risques d'une entreprise, les responsabilités de l'administration, les calculs et démarches diplomatiques que nécessitent l'achat et la vente. Et même, peu d'ouvriers, s'ils voient leurs chefs accablés des soucis de la direction, songent à lui envier ses ressources pécuniaires plus considérables... L'ouvrier comprend, dans le cas de cet instrument dispendieux, au prix de quels travaux d'esprit on en est arrivé à la merveilleuse sonorité de certains jeux de fonds, de flûte, de clarinette, de gambes..., aux harmonisations d'ensemble, aux ingénieuses combinaisons, facilitant l'art de la registration, du mécanisme perfectionné qui rend l'exécution facile. Il sait qu'un harmoniste expérimenté a droit à un fort salaire et il l'admire. L'ouvrier est bon, est large d'esprit et de cœur pris isolément, quand il n'est pas bourré de préjugés malsains par les énergumènes exploiters des masses.

En vérité, n'est-il pas évident qu'en dehors de toute passion, c'est seulement dans l'esprit fait de rêve et de chimère de Marx, que le profit de l'industrie est égal au sur-travail volé à l'ouvrier ?

\* \* \*

Nous avons conclu précédemment que l'origine frauduleuse du capital, telle qu'expliquée par Karl Marx, en définitive n'explique rien du tout. Elle rend compte tout au plus du profit que le capital réalise sur les objets de l'industrie et du commerce, mais ne prouve pas, du moins théoriquement, un vol et une exploitation de la part du capitaliste... L'argumentation, si ingénieuse soit-elle, du système marxiste, se perd dans les nuages de la fausse abstraction philosophique; c'est une construction dans le vide d'une théorie basée sur une erreur initiale. Marx a universalisé une hypothèse singulière. D'un fait vraisemblable, il glisse à sa probabilité, puis à la certitude et finalement argumente en toute sécurité sur des utopies pour aboutir aux conclusions les plus désespérantes.

Une erreur de minime importance dans l'esprit d'un homme est grosse de conséquences dans l'ordre concret des actions quotidiennes; de même dans l'échauffage d'un système philosophique ou scientifique, si les bases sont douteuses on en arrive aux conclusions les plus étranges pour ne pas dire les plus stupides, dans les ultimes conclusions qui rejoignent l'ordre des réalités. On comprend dès lors comment Marx lui-même en vient à affirmer dans son système économique: « Plus l'emploi des machines augmente la productivité du travail, plus le salaire diminue, plus le profit du capital s'élève, plus l'ouvrier est détrossé et volé par le capitaliste. »

C'est la guerre ouverte et avouée du capital et du travail.

Léon XIII, dans son admirable encyclique *Rerum novarum*, a noté ce vice du sophisme socialiste. « L'erreur capitale, dit-il, dans la question présente, c'est de croire que les deux classes — travailleurs et capitalistes — sont ennemies-nées l'une de l'autre, comme si la nature avait armé les riches et les pauvres pour qu'ils se combattent dans un duel obstiné. Non, les deux classes sont destinées par la nature à s'unir harmonieusement et à se tenir mutuellement dans un parfait équilibre. Elles ont un besoin impérieux l'une de l'autre. Il ne peut y avoir de capital sans travail ni de travail sans capital... »

Voilà la vraie doctrine réaliste qu'il importe d'opposer aux songeries marxistes.

Pour rétablir avec exactitude l'ordre des valeurs, on ne pourra jamais nier sans préjudice pour le droit le plus élémentaire que le travail de l'esprit doit primer le travail matériel, qu'il doit le diriger, l'orienter, le conduire dans la voie du progrès; mais d'autre part, le capital sera subordonné au travail humain pour lui servir d'auxiliaire et d'instrument. Le capital, comme on l'a dit, s'il est en quelque sorte du travail emmagasiné, n'en demeure pas moins du travail mort et n'aura jamais ni la dignité ni la valeur du travail vivant.

Le capital demeurera toujours un auxiliaire du travail, comme le travail lui-même devra se soumettre à la direction de l'esprit humain qui préside au succès d'une entreprise.

Le travail humain, le travail manuel, est indispensable pour arracher à la nature la production économique et la mettre au service de la société tout entière; c'est pourquoi le travail manuel a droit à une juste rétribution.

Mais le capitaliste, possesseur d'un auxiliaire indispensable au travail, n'est ni un voleur ni un parasite, comme le prétendent les socialistes. S'il a été assez heureux pour acquérir certaines sommes, soit par son intel-

ligence des affaires, son esprit d'économie, ou même par un héritage ancestral, s'il est en possession légitime du fruit de son travail, ou du travail des ancêtres, on ne voit pas comment il serait à charge à la société, quand il procure à cette même société l'argent indispensable au progrès de ses industries ou de ses entreprises à longue échéance.

Le corps social enfin, comme le corps humain, a besoin d'une âme qui lui donne la vie et le mouvement. Le communisme nie pratiquement l'âme de la société, ou la conçoit grossièrement comme ce savant qui s'étonnait de ne jamais toucher l'âme humaine du bout de son scalpel.

L'âme de la société, pour être mystérieuse comme la vie, est une réalité spirituelle indéniable, réalité mystérieuse que l'on percevrait mieux si soudain elle s'évanouissait: comme on est subitement frappé par l'absence de l'âme en face de l'effrayante immobilité d'un cadavre. Les forces spirituelles jouent un rôle immense dans le bon ordre et l'harmonie du corps social, et le communisme, en ignorant la primauté de l'esprit sur la matière, nie l'élément le plus puissant de cet organisme: vaudrait autant nier à l'homme sa rationalité puisque la société est construite à l'image même de l'homme.

C'est en vain que l'on tenterait de renverser cet ordre — du capital — du travail — et de l'esprit. C'est en vain que l'on mobiliserait toutes les forces de la formidable machine révolutionnaire, pour détourner la nature de son cours invariable. Le sang coulera, des millions de vies humaines pourront être sacrifiées à l'idée anarchique, mais révolutionnaires et anarchistes seront broyés à leur tour par la fatale machine et l'ordre social peu à peu retrouvera sa stabilité. On ne change pas le cours des fleuves, le mouvement des astres qui parcourent l'espace selon des lois inflexibles; on ne force pas non plus les lois élémentaires du bon fonctionnement de toute société hu-

maine. A quoi bon sacrifier à la royauté chimérique du travail matériel, si le rêve communiste doit s'évanouir comme tous les cauchemars, quand la lumière du jour dispersera les ombres et les brumes, filles trompeuses de la nuit.

Considérons encore un autre aspect bien moderne du problème social et du rêve communiste aussi étranger que possible à toute conception rationnelle de la société, à savoir l'étatisation du capital.

Nous savons que le grand effort révolutionnaire bolchévique est destiné dans l'esprit de ses fondateurs et continuateurs à aboutir à la dictature du prolétariat sur toutes les autres classes de la société. L'ouvrier-roi, voilà le rêve.

Cette partie de notre travail revêt une particulière importance, parce que l'on est porté, dans certains milieux, à considérer le communisme comme une simple doctrine économique, dont la réalisation pourrait comporter bon nombre d'avantages pour la société. On oublie dès lors trop facilement qu'on ne peut diviser ainsi la question sans s'exposer à errer sur son aspect fondamental. L'on dira par exemple: La Russie tente en ce moment une expérience économique tout à fait nouvelle; qui sait si l'organisation commerciale n'en tirerait pas de gros profits, et si l'on n'y gagnerait pas une réorganisation de la finance... Mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir avant tout ce que deviendrait pour un mince avantage la société tout entière? Que dirait-on d'un médecin qui conseillerait à son client: Mon ami, je n'ai pas d'objection à ce que vous entreteniez ce petit cancer... votre esprit en deviendra peut-être plus vigoureux comme ce fut le cas pour Pascal qui double de puissance intellectuelle à la suite d'une étrange maladie; un petit cancer, ce serait une expérience nouvelle, une source de sensations tout à fait inconnues et rares. Essayons,

si vous le voulez, d'un petit cancer; mais s'il empoisonne tout l'organisme et dévore le cerveau par-dessus le marché, l'expérience coûte un peu cher.

L'expérience du petit cancer est bien prête d'être définitive en Russie où l'étatisation du capital est devenue un fait historique dont il nous est permis de tirer des leçons pour la sagesse du gouvernement d'un État.

La Russie a passé aujourd'hui de l'absolutisme des tsars, à la dictature du capital sur les masses sans défense livrées pieds et mains liés à une coterie toute-puissante. Le bourgeois capitaliste étant un obstacle à l'absolutisme de l'État, parce qu'à la force du pouvoir politique il opposait la résistance de la richesse, on a simplement enrayé, par tous les moyens reconnus légitimes en temps de révolution, toute l'ombrageuse bourgeoisie.

L'éducateur, le professionnel, le prêtre, constituaient en Russie une force morale qui pouvait faire échec à la dictature bolchévique, on les a chassés, déportés, tués dans des boucheries si barbares que des clameurs de protestation se sont élevées de tous les points du globe, partout où la justice est encore aimée.

Et l'État s'est emparé de l'éducation, il détient les capitaux, il possède en mains toutes les ficelles administratives...

L'ouvrier est-il roi? Toutes les enquêtes consciencieuses tenues en Russie, qui formeraient des bibliothèques, se rencontrent dans cette unanime conclusion: l'ouvrier en Russie est tenu dans un état d'esclavage tel qu'on en peut trouver peu d'exemples dans l'histoire. N'était-ce pas à prévoir?

Supposons un moment que la révolution tant rêvée éclate. Ch. Sarolea raconte comment en Russie on s'informe, auprès de l'étranger de passage, si la révolution s'annonce pour bientôt dans tel ou tel pays d'Europe. On s'inquiète et s'étonne de tant de retard.

Le rêve est enfin une réalité. L'ouvrier remet à l'État la charge de son avenir et de sa destinée. Un gouvernement central, détenant toute la puissance des capitaux et du pouvoir moral, est érigé constitutionnellement. C'est le règne du prolétariat. L'État, c'est-à-dire le petit groupe d'individus qui convoitaient depuis tant d'années la dictature sous toutes ses formes, est parvenu au summum de ses ambitions. N'est-il pas évident que cette nouvelle caste, qui n'a pas été gênée par les lois morales de justice individuelle et d'équité sociale, ne se fera pas scrupule de devenir capitaliste à son tour — et quel nouveau genre de capitalisme! Et l'industrie et le commerce tomberont sans doute aux mains d'autres capitalistes au service de la nouvelle caste politique, etc., etc. Et tous ces messieurs, qui n'auront plus à redouter aucune concurrence, remettront bénévolement le capital à la classe des prolétaires par pitié pour leurs souffrances et leur dénuement? ou bien pour leur procurer le bien-être promis et la béatitude convoitée? Allons donc! Rêve! Rêve!

Poussons l'hypothèse plus loin... Le nouvel État prolétarien trouverait-il dans son sein de quoi se suffire à lui-même, je suppose qu'il éprouvera un jour ou l'autre la nécessité de faire appel à une certaine bourgeoisie moyenne. Ce peuple à l'apogée de la civilisation ne sera sans doute pas parfaitement guéri de la souffrance, de la maladie et de la mort. Il lui faudra ses médecins. Le règne de la paix et de la justice universelle n'empêcheront pas les hommes de se quereller entre eux. On fera appel aux avocats et aux juges. Un grand nombre de ces esprits forts ne trouveront peut-être pas toujours aux heures douloureuses de la vie la force de se passer totalement de Dieu. On consentira au retour des prêtres et des ordres monastiques, comme au lendemain de toutes les révolutions. Enfin cette société idéale voudra charmer

ses loisirs d'un peu d'art, de poésie, de musique, de littérature, élever des monuments à ses héros, des temples aux dieux et aux déesses qu'elle aurait inventés et voilà le rappel de la classe des artistes effectué. En un mot la nouvelle société se trouve réorganisée sur un plan identique à l'ancienne. Les forces spirituelles: sentiments religieux, art, science, etc., reprennent leurs droits respectifs. Les initiatives privées, sans lesquelles aucune organisation spéciale ne peut subsister, sont à nouveau tolérées et puis encouragées. A quoi bon en somme un aussi tragique détour pour revenir au même point de départ.

Et l'ouvrier lui! Croyez-vous que la plus-value prélevée sur les produits de l'industrie, quand tout ce fonctionarisme aura tiré sa juste rétribution, sera plus considérable? Est-ce en vérité dans le rouage complexe de l'administration civile qu'il y a moins de coulage et de déperdition d'or, ou dans l'organisation contrôlée, surveillée, intéressée d'une entreprise individuelle sous l'œil vigilant de l'État. L'expérience est là pour le dire. Le capitalisme d'État ne sera jamais un remède ni à l'ambition humaine non plus qu'aux abus du capitalisme individuel. Il ne peut qu'aggraver le mal et retarder le retour du progrès et de la paix.

\* \* \*

Comme ces théories ont été conçues en vue de l'action, et qu'aucune philosophie, y compris celles de Jean-Jacques Rousseau et des encyclopédistes, n'a eu une portée aussi immédiatement sociale, l'histoire du mouvement bolchéviste nous peut être d'un grand secours pour porter sur sa partie doctrinale un jugement éclairé.

D'où vient le bolchévisme? — Comment a-t-il pris naissance? — Comment s'est-il développé? — Quel est le mystère de sa génération et de son étonnante vitalité? —

questions actuelles d'un passionnant intérêt et que personne aujourd'hui n'a le droit d'ignorer.

Le bolchévisme est né d'une réaction contre l'absolutisme dictatorial des tsars... La réaction paraît avoir été préparée par des intellectuels et des théoriciens qui ont particulièrement souffert des abus de pouvoir d'un gouvernement omnipotent. La liberté de penser et d'écrire leur était cruellement contestée. De même que les leaders bolchévistes actuels bâillonnent la presse, et interdisent sous peine de mort aux économistes de penser autrement que la caste au pouvoir, ainsi les tsars se montraient-ils si jaloux de l'absolutisme de leur puissance, qu'ils mirent délibérément obstacle au développement de la pensée russe. On attribue au romancier Tolstoï, fervent admirateur de Rousseau, une grande part des responsabilités de ce mouvement anarchique qu'il désavoue pourtant lui-même dans ses conséquences. Quoi qu'il en soit, les hommes de lettres, qui au fond n'aimaient pas les tsars, ont beaucoup contribué à leur chute sinon à la dictature révolutionnaire telle qu'elle s'exerce présentement en Russie. Nous savons par ailleurs comment les écrits de Marx et de Lénine ont sournoisement miné l'autorité tsarienne.

La chute des Romanov fut cependant préparée par une longue suite d'événements qui ont abouti sous Nicolas II au renversement définitif de la dynastie. Dès l'année 1896, la Russie comptait un parti social démocrate qui préconisait timidement encore les théories révolutionnaires. C'est en juillet 1903, au grand congrès socialiste de Londres, qu'apparaissent officiellement les dénominations *bolchévicks* et *menchévicks*. Les uns et les autres travaillaient à former une république démocratique; les premiers, majoritaires avec les théories les plus intransigeantes, les seconds, minoritaires, plutôt opportunistes. Quand éclata la guerre russo-japonaise, en 1905, ils ten-

tèrent, par une grève générale, de mettre le tsar Nicolas II dans une impasse et de s'emparer du pouvoir. Le souverain résista victorieusement, mais dut octroyer, le 17 octobre, une Constitution qui affaiblit considérablement son pouvoir et diminua son prestige. La nouvelle Assemblée ou *Douma* ne pouvait satisfaire les chefs bolchévistes résolus plus que jamais d'implanter la « dictature prolétarienne ».

Dès cette époque le mot est lancé, et les méthodes de propagande définitivement découvertes.

« Avec une adresse consommée et un dévouement fanatique, a écrit M. M.-B. Makhlakof, les bolchéviks pénétraient dans les milieux ouvriers, prêchaient la haine contre le régime capitaliste, contre la monarchie qui le soutenait, contre tous les bourgeois, contre les modérés, traîtres à la cause populaire... Outre la propagande, il y avait l'organisation du parti. Elle avait formé une école et des cadres. Le gouvernement, dont la tyrannie avait été tant de fois décriée, ne montrait pas la cynique cruauté des bolchéviks au pouvoir; il n'exterminait pas ses adversaires; il faisait assez pour briser leur carrière, les acculer au désespoir, mais pas assez pour empêcher leur action. Avec cette méthode il formait lui-même les cadres du parti, qui constituait une sorte d'armée déguisée où régnait une stricte discipline. Les chefs bolchéviks savaient commander et se faire obéir. Ils possédaient en cela un grand avantage sur les partis idéalistes de l'opposition. »

Vaincu en 1905, le parti bolchéviste sort de l'épreuve, puissant par sa vaste organisation de propagande dans le peuple, et fort des faiblesses reconnues de Nicolas II.

A l'ouverture de la guerre, l'Assemblée parlementaire ne comptait que cinq députés bolchévistes. Ils furent arrêtés pour avoir conspiré contre l'État et travaillé à la défaite de leur pays. On a ici un exemple du patriotisme

soviétique qui sacrifie volontiers l'intérêt le plus sacré de la patrie pour s'emparer du pouvoir. Lénine se retire dès lors en Suisse et en France. Il attend son heure qui ne doit pas tarder.

En 1917, après les fautes réitérées du tsar et ses concessions impolitiques, en une nuit, la dynastie Romanov est renversée et le pouvoir tombe aux mains des démocrates puis des bolchéviks. Lénine rentre dans son pays, s'empare d'un palais, à l'instar de Kerensky, y établit son quartier général et harangue la foule du haut de son balcon. La Russie est devenue bolchéviste.

Tout comme en France, après une succession de rois puissants comme le patriarche de toutes les Russies et son fils, la Grande Catherine, « la seule super-femme authentique », Alexandre I<sup>er</sup>, le « libérateur de l'Europe », Alexandre II, « le libérateur de la Bulgarie », Nicolas I<sup>er</sup>, « le champion désintéressé de la réaction en Europe », la Russie tombe sous l'empire d'une caste d'arrivistes, de démagogues et d'anarchistes, qui lui feront payer cher la faiblesse du dernier de ses rois.

Les bolchéviks s'inspireront à leur tour des exemples de tyrannie et de force brutale qu'ils ont reçus de la lignée des Romanov. Ces souverains, qui ne connurent d'autre loi que « leurs passions débridées et leur volonté sans frein », ont été sans le savoir les précurseurs d'un régime de dictature tyrannique et sanguinaire. En s'exterminant entre eux, comme le tsarevitch Alexis, tué par son père, Ivan VI par son oncle, Pierre III par sa femme et Paul I<sup>er</sup> par son fils, ils ont perpétré en Russie le règne de la force et de la terreur tel qu'il se continue de nos jours.

Voyons comment les bolchéviks vont à l'instar des Romanov consolider leur pouvoir et s'imposer à un peuple glacé d'effroi sous l'empire de leaders aux mains trempées de sang.

Lénine est le fruit parvenu à maturité de l'esprit révolutionnaire. Il en est sorti comme une plante curieuse et rare d'un boubier. Les peuples se donnent les gouvernants qu'ils méritent. La Russie, par la tradition séculaire d'une histoire sans idéal et sans suite, succession d'événements où le droit appartient au plus fort, où l'assassinat et le crime sont légalisés, a engendré un monstre qu'elle cajole et nourrit de son sang. Le mot de Michelet nous vient à l'esprit: « La Russie est un monde ennemi de la loi, qui marche à rebours et retourne aux barbaries antiques, qui n'admet la civilisation moderne que pour dissoudre le monde occidental et tuer la loi elle-même ». Aussi, elle se donne un chef dont le patriotisme s'affirme par cette formule peu rassurante: « Que le peuple russe meure pourvu que vive la révolution communiste. »

Dès son arrivée au pouvoir Lénine songe à s'imposer par une audace *dantonnesque* à toutes les Russies en jetant l'effroi dans l'âme de quiconque hésite à se ranger sous sa férule.

Le gouvernement soviétique tente d'abord d'annihiler les puissances rivales en se conciliant la force du nombre. Toute la horde des paysans pillards et incendiaires est lancée à l'assaut des châteaux de la noblesse et s'empare du sol russe. Le respect de la propriété privée est désormais aboli. L'État, c'est-à-dire Lénine et ses affidés, devient chef agraire, commerçant et industriel en proclamant le règne de la propriété commune, de l'égalité des biens, et du bien-être pour tous.

De là au régime de la terreur il n'y a qu'un pas. Comment brider les passions maintenant déchaînées de tout un peuple souffrant de la faim, leurré d'un idéal chimérique? Comment un petit groupe de parvenus, avec une organisation et une discipline encore rudimentaires pourra-t-il s'imposer, sans autorité morale, à des millions d'individus disséminés dans une contrée immense? Un certain ordre

est nécessaire pour la réussite même du désordre. La Bruyère a pu dire « qu'il ne faut ni art ni science pour exercer la tyrannie ». Mais des qualités de sagacité, de circonspection et surtout d'audace sont indispensables et caractérisent tous les chefs révolutionnaires. Exemple: Danton, Robespierre et Saint-Just. Lénine avec plus de clairvoyance encore se donne, pour durer, l'instrument redoutable de l'armée rouge, soumise à une discipline de fer et prête à toutes les déprédations.

Les événements se succèdent historiquement dans la même logique sombre du crime organisé qui naît du crime, comme la peste procède de la guerre et de la disette. La bourgeoisie supérieure et moyenne, suspectes au pouvoir, sont massacrées sans pitié. Ainsi, écrit Charles Sarolea, « bien que les dictateurs fussent eux-mêmes des bourgeois, des intellectuels et des journalistes et que plusieurs d'entre eux soient devenus millionnaires, ils n'hésitèrent pas à opprimer les classes intellectuelles et professionnelles. Ainsi ils ne détruisirent pas seulement la richesse matérielle, mais les meilleurs cerveaux du peuple russe ». Ces massacres furent suivis de l'exode en masse de millions de Russes ayant opté pour une sécurité aléatoire à l'étranger préférablement à une existence précaire dans leur pays ruiné.

Il ne restera plus à Lénine qu'à tuer la religion, « drogue empoisonnée qui paralyse l'intelligence du peuple », et à massacrer les ministres de tous les cultes, pour devenir le maître souverain de ce vaste charnier qu'il a voulu construire de ses propres mains.

Les préoccupations des bolcheviks sont tournées dans la suite vers la politique extérieure. Ils envient à la Crimée, à l'Ukraine, des richesses qui leur font maintenant défaut. Ils sont ruinés. L'exploitation des pays russes autonomes les tirera pour le moment d'embarras en

attendant le succès de la révolution mondiale: « Périssent le monde pourvu que règne Lénine et la révolution. »

Il est remarquable que dans toutes ces guerres de conquêtes, les historiographes notent dans le mouvement communiste les mêmes procédés d'exploitation des mécontents, des ratés, des flâneurs, de tous ceux que le travail paisible et le devoir quotidien rebutent, toujours prêts pourtant aux aventures périlleuses, aiguillonnés par le mirage d'une fortune promptement acquise.

Cette croisade des victimes de l'inaction voulue ou du chômage forcé, les Soviets vont la poursuivre par delà leurs frontières dans leur rêve d'une révolution internationale. Ils comptent avant tout, nous le savons, sur la force du nombre. A part leurs fonctionnaires, soigneusement dressés aux méthodes bolchévistes et imbus de leur esprit, ils n'ont que faire d'une élite intelligente qui ne marcherait pas dans le sillon rougi du sang des bourgeois. Ce sont des esclaves qu'ils désirent, tous rivés au même chaînon anarchique et saoulés du même alcool des phrases à effet.

Par deux fois, les Soviets ont été attaqués chez eux et de façons bien différentes. Ils ont résisté avec succès aux diverses tentatives des armées blanches insuffisamment appuyées par les Alliés. Grâce à l'étendue de leur continent dépourvu de voies de communication, ils ont pu faire face aux attaques contre-révolutionnaires manquant d'unité dans l'organisation.

Pourtant ils ont été vaincus à l'intérieur par la résistance pacifique des paysans. « Le paysan, écrit Sarolea, ayant fait œuvre de révolutionnaire, se transforma rapidement en conservateur, car il désirait garder la terre qu'il avait volée. Après avoir agi en socialiste, il devint un intraitable individualiste. Car il n'y a pas d'individualiste plus tenace que le paysan propriétaire. »

Son procédé fut très simple. Il refusa de produire plus que le nécessaire à sa subsistance. Il se contenta de son pain quotidien. Et l'armée rouge, la nuée des fonctionnaires, après avoir tué l'industrie et le commerce devenus dépendants de la production agraire, se virent menacés par la plus épouvantable famine connue dans l'histoire. Après avoir triomphé de tous les ennemis extérieurs, le communisme est défait par la conspiration des paysans pacifiques. Alors Lénine proclama que la Russie n'était pas mûre pour le communisme.

Si la révolution bolchéviste est devenue révolution mondiale, c'est qu'elle n'a pas trouvé même en Russie suffisamment d'éléments révolutionnaires pour le succès qu'elle attendait. Il lui faut recommencer son œuvre en mobilisant toute la vie de la société universelle.

Quels seront les succès de cette vaste entreprise du mal contre le bien, du chaos contre l'harmonie et l'ordre, de tout ce que la société contient de vice et de laideur, contre les institutions sociales fondées sur la loi naturelle et le sens commun, quelle sera la nouvelle page d'histoire à ajouter au drame sombre et satanique qui s'est joué en Russie?... Les prophètes des temps modernes prédisent des événements que l'on doit souhaiter ne point voir. Le livre de François Coty et l'enquête minutieuse de Charles Gauthereau sur l'organisation bolchéviste interalliée sont bien propres à donner le frisson si l'on en croit les sources d'information où ils se documentent. Tout dépendra en définitive de la clairvoyance des gouvernants, des remèdes violents même que l'on aura le courage d'opposer au mal en temps opportun et de l'orientation de l'esprit ouvrier en face de la crise actuelle.

\* \* \*

Un trait frappant du communisme, c'est qu'il précocise non seulement une philosophie socialiste mais qu'il

érige même ses tendances révolutionnaires en doctrine et en tactiques scientifiques. La Révolution française s'est produite subitement, de façon inattendue, comme le fruit mûr d'écrits antérieurs qui la contenaient en germe. Mais ici, la révolution devient un moyen reconnu légitime, étudié à froid et perfectionné comme une machine de guerre. Marx a lancé l'idée timidement, à couvert de pensée spéculative, mais Lénine, génie réalisateur de son étrange métaphysique la développera et la fera valoir jusque dans l'exécution pratique. C'est là la marque distinctive du bolchévisme, Après Lénine qui a énoncé ouvertement que la dictature doit subsister par la violence et la révolution, Trotsky reprend la même idée en des termes plus tragiques encore: « La révolution agit de même façon qu'une armée victorieuse; elle supprime les personnes isolées et en terrifie des milliers. » (*Le Terrorisme*, p. 14.) Boukharine appelle cette violence-là une « chose sacrée ». « Celui qui a peur d'une telle violence, dit-il, n'est pas révolutionnaire... Car cette violence a pour but la libération de millions d'ouvriers, la délivrance du fouet du capital, des guerres de brigands... » (Boukharine, *Progr. commun.*, pp. 16, 17.)

Inutile d'enligner un plus grand nombre de textes puisque toutes les déclamations outrées et sanguinaires des chefs bolchévistes se répètent constamment sous des formes diverses, dans un même but d'intimidation pour la masse servile et apeurée.

La révolution, l'audacieux coup d'État, voilà l'unique moyen traditionnel des hommes de gouvernement russes pour s'emparer du pouvoir et asservir le peuple.

Ici encore le Russe se perd dans un rêve tout aussi chimérique que sa doctrine sur le capital et le travail. Le simple bon sens et les leçons du passé suffisent à nous persuader qu'une révolution est possible dans une région où, en un tour de main, tous les esprits se trouvent sur-

chauffés et gagnés par une même passion de violence — sous l'influence d'orateurs puissants par exemple — mais comment supposer que ce fluide électrisant puisse atteindre en même temps les quatre coins du globe ? La révolution mondiale, n'est-ce pas encore le rêve sous une autre forme ?

Mais ce qui est possible et à redouter, c'est que l'esprit révolutionnaire se répande dans les masses et devienne une menace perpétuelle pour la stabilité des gouvernements. Il ne s'est pas produit une seule tentative de révolution depuis quelques années sans qu'on ait signalé, en Amérique du Sud, en Espagne, en Italie ou au Mexique, le rôle des agents communistes. En fait, la crise passée, les communistes sont demeurés dans l'ombre et sans influence visible; les récentes élections d'Espagne en fournissent un nouveau témoignage.

Dans notre pays, comme aux États-Unis, personne n'ajoute foi au progrès par succession de crises révolutionnaires. Notre histoire peut s'appliquer dans son ensemble cette belle parole de Guizot: « L'histoire abat les prétentions impatientes et soutient les longues espérances. » Nous avons gagné le respect par le combat quotidien, patient, soutenu, et les revendications loyales; et notre endurance a fini par avoir raison des résistances les plus obstinées. D'ailleurs, les institutions britanniques, par leur traditionalisme et leur stabilité, sont un obstacle aux caprices des cerveaux égarés ou désaxés. Jusqu'ici nous nous en sommes bien trouvés; la paix et la liberté tant aimées en Europe dans les discours officiels, si peu respectées dans la vie politique, ont régné dans notre continent plus que partout ailleurs. C'est pourquoi, notre pays qui, en dépit de ses épreuves, marche à grands pas dans la voie du progrès, ne doit négliger aucun effort, aucun préservatif, pour se mettre à l'abri

de cet esprit révolutionnaire dont nous n'avons que faire en Amérique.

Si la doctrine communiste non plus que ses procédés violents ne peuvent être un remède à la crise actuelle, quel est pour l'ouvrier en particulier le moyen de se mettre à l'abri des empiétements toujours possibles des classes plus puissantes? Ces moyens sont nombreux et connus; nous nous contenterons d'en signaler quelques-uns...

L'ouvrier doit être avant tout une force qui inspire le respect et impose l'estime. Pour cela, il doit se montrer digne et moral. Un être sans vertu est méprisé des plus forts et exploité par les plus habiles. Le plus souvent c'est pour l'avoir voulu qu'un homme tombe sous la servitude de ses semblables. L'abus des plaisirs grossiers conduit à la déchéance et le malheureux qui se plaint de son sort et en accuse son entourage n'est pas toujours exempt de responsabilités. L'ouvrier digne et respectable, c'est un fait, gagne toujours l'estime de son patron et devient tôt ou tard en quelque sorte son associé dans ses travaux et ses responsabilités. Si les familles d'ouvriers comprenaient l'importance d'une éducation soignée, d'une instruction convenable, de l'habileté dans le métier choisi, la société serait préservée d'un grand nombre de ratés et de mécontents. L'ouvrier chrétien dans le sens adéquat de ce mot ne peut être un déclassé.

L'ouvrier serait une force en s'enrôlant dans une association puissante qui poursuit un but moral et peut réaliser un programme efficace de protection. Grâce aux nombreuses initiatives depuis Léon XIII, ces associations sont aujourd'hui en plein progrès, et l'ouvrier n'a plus à faire appel aux sociétés anarchistes pour s'affirmer et réclamer ses droits. D'ailleurs, dans un pays démocratique comme le nôtre, l'ouvrier est singulièrement puissant. Il tient toujours en main cette précieuse ressource de son petit

bulletin à déposer dans l'urne, si l'État néglige de veiller à ses intérêts. Quelle garantie de liberté à ce point de vue en Amérique, comparativement à l'état de servage de l'ouvrier russe.

Enfin le grand correctif à ce que l'on a appelé les inégalités sociales ne peut être autre en définitive que la charité chrétienne. Mgr l'Administrateur apostolique de Montréal le notait dans sa circulaire du 11 janvier 1931. « Il y a beaucoup de misère en ce moment chez les étrangers. Qu'ils soient catholiques ou non, qu'ils compliquent par leur présence notre vie sociale, ce n'est pas la question. Ils souffrent... cela doit suffire et nous devons leur démontrer comment notre ville encore si chrétienne entend et pratique la charité... Dans une société qui vit sous l'heureuse influence de son baptême, la charité rétablit l'équilibre entre les riches et les pauvres. Il en faut donner la preuve apparente. »

On vient d'ailleurs de lire encore récemment les belles paroles du Pape Pie XI sur le règne de la justice et de la charité en opposition au régime de haine et d'envie que suscitent les instigateurs communistes des luttes de classes. Pour l'ouvrier cette charité peut s'exercer à l'égard des miséreux qui l'entourent mais surtout elle doit être patiente vis-à-vis de ses chefs d'industrie et de ses patrons pris par surprise autant que lui-même. Ses revendications y gagneront sûrement en procédés loyaux et pacifiques, forts de leur ténacité. Qu'il conserve toujours l'espoir de jours meilleurs, assuré que pour le moment il ne manquera pas de pain. La Providence, veillant sur lui, suscitera sans aucun doute des mouvements de générosité comme il ne s'en est peut-être pas connu dans l'histoire.

Si nous avons insisté davantage au cours de cette étude sur les devoirs de l'ouvrier par réaction au mensonge communiste, nous ne voulons pas ignorer non plus les

responsabilités des capitalistes autant que des gouvernants dans ce tournant difficile de l'histoire.

A côté de la dictature économique, se présente encore l'erreur non moins dangereuse d'un libéralisme économique sans frein tel qu'il se pratique dans la haute finance de beaucoup de pays. La crise économique actuelle, si l'on y regarde de près, les banqueroutes désastreuses et imprévues des plus grandes puissances financières sont dues en grande part à l'ineptie des gouvernants, à leur imprévoyance, au manque de contrôle des initiatives privées ou bancaires dans les relations économiques internationales. On a pu lire encore récemment le cri d'alarme jeté par François Coty au sujet du désastre financier de l'Allemagne et de l'Angleterre. François Coty s'est depuis longtemps spécialisé dans les études sociales et économiques surtout en Russie soviétique. Or il accuse les banquiers de ces deux pays de s'être laissé prendre, par l'appât de prêts à usure pour des sommes fabuleuses, au truc des banques « de paille » de la Russie bolchéviste, maintenant reconnues insolubles. Qu'on tire de là cette leçon que le désordre à l'état épidémique, moral ou financier, d'un pays puissant comme la Russie aura toujours de lamentables répercussions pour la paix du monde... La paix parfaite ne peut exister dans la communauté quand elle est notoirement compromise dans l'une de ses parties. Que nos gouvernants sachent donc nous préserver quand il en est temps encore de toute transaction avec le centaure qui en a broyé de plus puissants. Il est remarquable que ce fait, relevé par un éminent sociologue français, vient confirmer exactement les paroles mêmes du Souverain Pontife dans l'encyclique *Quadragesimo anno*: « La science économique individualiste, supprimant par oubli ou ignorance le caractère social et moral de la vie économique, pensait que les pouvoirs publics doivent abandonner celle-ci, affranchie de toute contrainte, à ses propres réactions,

la liberté du marché et de la concurrence lui fournissant un principe directif plus sûr que l'intervention de n'importe quelle intelligence créée. Sans doute, contenue dans de justes limites, la libre concurrence est chose légitime et utile; jamais pourtant elle ne saurait servir de norme régulatrice à la vie économique. Les faits l'ont surabondamment prouvé, depuis qu'on a mis en pratique les postulats d'un néfaste individualisme. Il est donc absolument nécessaire de replacer la vie économique sous la loi d'un principe directeur juste et efficace. »

Liberté absolue ou dictature économique sont également néfastes au bien-être et à la paix des nations. C'est l'éternelle question du principe d'autorité aux prises avec la liberté individuelle. La liberté qui conduit à l'anarchie est-elle préférable à l'autorité poussée jusqu'au despotisme? L'histoire, depuis la révolution, n'est qu'une succession d'actions et réactions de la liberté à la dictature et de la dictature à la liberté. L'expérience est assez faite de la nécessité de l'une et de l'autre dans de justes limites, chacune selon ses attributions, tel que l'enseigne l'Église en accord avec les postulats de toute saine philosophie.

Pour le moment, ce qui nous intéresse davantage, c'est la forme « dictature » économique telle que la pratiquent les leaders du mouvement russe, sous des apparences de protectionisme pour les classes inférieures. « La dictature économique qui a succédé aujourd'hui à la libre concurrence ne saurait assurément remplir cette fonction, replacer la vie économique sous la loi d'un principe directeur juste et efficace; elle le peut d'autant moins que, immodérée et violente de sa nature, elle a besoin, pour se rendre utile aux hommes, d'un frein énergique et d'une sage direction, qu'elle ne trouve pas en elle-même. »

Quelle sera la conclusion du juste milieu entre la liberté immodérée et la dictature, le Souverain Pontife la propose

encore en des termes clairs, précis, reflets d'une sagesse souveraine.

« C'est donc à des principes supérieurs et plus nobles qu'il faut demander de gouverner avec une sévère intégrité ces puissances économiques, c'est-à-dire à la justice et à la charité sociales. Cette justice doit donc pénétrer complètement les institutions mêmes et la vie tout entière des peuples; son efficacité vraiment opérante doit surtout se manifester pas la création d'un ordre juridique et social qui informe en quelque sorte toute la vie économique. Quant à la charité sociale, elle doit être l'âme de cet ordre que les pouvoirs publics doivent s'employer à protéger et à dé endre efficacement; tâche dont ils s'acquitteront plus facilement s'ils veulent bien se libérer des attributions qui, nous l'avons déjà dit, ne sont pas de leur domaine propre.

« Il convient aussi que les diverses nations, si étroitement solidaires et interdépendantes dans l'ordre économiques, mettent en commun leurs réflexions et leurs efforts pour hâter, à la faveur d'engagements et d'institutions sagement conçus, l'avènement d'une bienfaisante et heureuse collaboration économique internationale. »

Quels seront les hommes de demain qui assumeront cette noble tâche? Quel sera pour chaque nation, pour la nôtre, celui qui trouvera l'intelligence et l'énergie de briser les intérêts qui se croisent pour le maintien de l'une ou l'autre des alternatives économiques, et de rétablir les droits mutuels de l'Église, de l'État, de la finance nationale et universelle dans le respect légitime de la liberté individuelle? Celui qui réussira à la suite de la crise mondiale cette géniale entreprise sera le grand homme nécessaire et attendu qui ralliera tous les suffrages.

Pour le moment, espérons qu'aux lendemains des humiliations présentes, nos hommes d'État, pour le bien de l'ouvrier comme des autres classes, grandis par leur esprit de justice et de désintéressement, travailleront de

toutes leurs forces à réaliser dans les rouages complexes de l'administration civile ou internationale le rêve, qui est lui un véritable idéal, du grand Pape régnant de la « création d'un ordre juridique et social qui informe en quelque sorte toute la vie économique », afin que puisse se réaliser aussi cet autre rêve de l'Apôtre: « Tout le corps, coordonné et uni par les liens des membres qui se prêtent un mutuel secours et dont chacun opère selon sa mesure d'activité, grandit et se perfectionne dans la charité. »

*Permissu Superiorum*

*Nihil obstat :*

AdélarD DUGRÉ, S. J.

*Censeur dioc.*

Montréal, le 16 mai 1932

*Imprimatur :*

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

*Auxiliaire de Montréal*

Montréal, le 17 mai 1932

# PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Suite)

- 74-75. *Albert de Mun et l'organisation ouvrière*  
 76. *Nos errements agricoles.*  
 77-78. *Albert de Mun et la législation sociale*  
 \*79-80. *Microbiologie et maladies contagieuses*  
 81-82. *L'instruction obligatoire n'est pas nécessaire.*  
 \*83. *L'Organisation ouvrière*  
 \*84. *Autour de l'Encyclopédie « Rerum novarum »*  
 85. *L'Aide aux colons.*  
 86. *Le Problème social et sa solution.*  
 87. *Les Semaines sociales*  
 88-89. *De l'Internationalisme au Nationalisme*  
 90. *Vers le peuple*  
 91. *L'Action sociale.*  
 92-93. *La Grève et l'enseignement catholique.*  
 94. *Programme d'action sociale.*  
 95. *Les Parents, l'Eglise et l'Etat dans leurs rapports avec l'école*  
 96. *L'Organisation professionnelle.*  
 97. *Syndicats patronaux.*  
 98. *La Confédération des Travailleurs catholiques du Canada.*  
 99. *L'Aspect économique du problème industriel.*  
 100. *Le Salaire*  
 \*101. *Nos Pêcheries.*  
 102. *La Question des chemins de fer*  
 103. *Les Caisses Desjardins: œuvre sociale.*  
 104. *L'Aube d'une ère ouvrière nouvelle.*  
 105. *L'Organisation ouvrière catholique au Canada*  
 106. *Réformes scolaires.*  
 107. *Le Travail du dimanche dans notre industrie.*  
 108. *La Gaspésie*  
 109. *Les Espoirs présents du catholicisme en France.*  
 110. *La Société catholique de Protection.*  
 111. *Le Problème des narcotiques au Canada.*  
 112. *Le Charbon au Canada.*  
 113-114. *Le Nord qui s'ouvre*  
 115. *Les Trois Etapes de la question ouvrière.*  
 116-117. *Dans les chantiers.*  
 118. *La Mortalité infantile*  
 119. *La Tuberculose*  
 120-121. *Le Chômage*  
 122. *L'Eucharistie et la question sociale.*  
 \*123. *Le Canada minier*  
 124. *Le Patriotisme*  
 125. *L'Apprentissage.*  
 126-127. *Notre problème agricole.*  
 128. *Les Forces hydrauliques*  
 129. *L'Art ménager*  
 130. *Le Domaine rural canadien.*  
 131. *Les Paysans de France.*  
 132. *La Jeune Fille et les œuvres de charité*  
 133-134. *Pour et contre le tabac*  
 135. *Vers l'émancipation économique.*  
 136-137. *Le Travail de nuit dans les boulangeries.*  
 138. *Expansion industrielle dans le Québec*  
 139. *Le Logement et la santé.*  
 \*140-141. *Travailleurs inconnus: nos aveugles.*  
 142. *L'Éducation de la Justice.*  
 143. *Abolitionisme ou Réglementation.*  
 144. *L'Actionnariat syndical*  
 145-146. *Le Conseil national d'Éducation.*  
 147. *Jeunes d'autrefois. Jeunes d'aujourd'hui.*  
 148. *Éclaireurs canadiens-français.*  
 149-150. *La Pulpe et le papier.*  
 151. *L'Atelier syndical fermé*  
 \*152-153. *L'Alcoolisme et l'individu.*  
 154. *L'Eucharistie et les classes dirigeantes*  
 155. *L'Effort économique de notre race*
- Abbé GOUIN, P. S. S.  
 R. P. Edgar COLCLOUGH, S. J.  
 Abbé GOUIN, P. S. S.  
 Dr J.-A. BAUDOUIN  
 R. P. Hermas LALANDE, S. J.  
 Abbé Edmour HÉBERT  
 E. S. P.  
 M. L'HEUREUX  
 Abbé Edmour HÉBERT  
 E. S. P.  
 Alfred CHARPENTIER  
 Guy VANIER  
 Antonio PERRAULT  
 R. P. VILLENEUVE, O. M. I.  
 Edouard MONTPETIT  
 Abbé Ad. SABOURIN  
 Mgr L.-A. PÂQUET  
 Abbé Emile CLOUTIER  
 XXX  
 Edmond CLOUTIER  
 Abbé Edmour HÉBERT  
 Fabien BUGEAUD  
 XXX  
 Wilfrid GUÉRIN  
 Alfred CHARPENTIER  
 E. S. P.  
 E. S. P.  
 Mgr Eugène LAPOINTE  
 J. W.  
 R. P. DONCŒUR, S. J.  
 E. S. P.  
 Olivier CARIGNAN  
 Paul CHARTIÈZ, S. J.  
 R. P. Alexandre DUGRÉ, S. J.  
 Abbé Edmour HÉBERT  
 R. P. J.-A. DESJARDINS, S. J.  
 Dr Joseph GAUVREAU  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 Gérard TREMBLAY  
 R. P. Léo BOISMENU, P. S. S.  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 S. G. Mgr LAFLECHE  
 E. S. P.  
 Charles GAGNÉ  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 Abbé Arn. BEAUREGARD  
 Georges BOUCHARD  
 Georges BOUCHARD  
 R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 G.-E. MARQUIS  
 XXX  
 G.-E. MARQUIS  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 R. P. Julien SENAY, S. J.  
 R. P. Louis LALANDE, S. J.  
 R. P. J. SALSMANS, S. J.  
 Max. TURMANN  
 C.-J. MAGNAN  
 R. P. Maurice H.-BEAULIEU, S. J.  
 R. P. Adélar DUGRÉ, S. J.  
 R. P. Pierre FONTANEL, S. J.  
 Alfred CHARPENTIER  
 Dr Louis-Philippe ROY  
 Antonio PERRAULT  
 Rodolphe LAPLANTE

Deacidified using the Bookkeeper process.  
 Neutralizing agent: Magnesium Oxide  
 Treatment Date: July 2005

Preservation Technologies  
 A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive  
 Cranberry Township, PA 16066  
 (724) 779-2111

## PUBLICATIONS DE L'É. S. P.

(Suite)

156-157. <i>La Forêt canadienne</i> . . . . .	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
158. <i>Le Caractère de l'adolescent</i> . . . . .	R. P. Paul-Émile FARLEY, C. S. V.
159-160. <i>Les Allocations familiales</i> . . . . .	R. P. Léon LABEL, S. J.
161. <i>L'Association professionnelle</i> . . . . .	Abbé Maxime FORTIN
162. <i>Fédération des Œuvres d'hygiène infantile</i> . . . . .	XXX
163. <i>La Réforme du calendrier</i> . . . . .	J.-H. RICHARDSON
164. <i>Les petites industries féminines à la campagne</i> . . . . .	Georges BOUGHARD
165. <i>L'Union ouvrière</i> . . . . .	Abbé L.-A. LAFORTUNE
	Gérard TREMBLAY
166. <i>Les Anciennes Corporations</i> . . . . .	R. P. STANISLAS, PIRE S. V.
167. <i>Le Communisme international au Canada</i> . . . . .	E. S. P.
168. <i>Parents et Maîtres — Leur collaboration</i> . . . . .	Abbé Arthur MAHEUX
169. <i>L'Enseignement agricole d'hiver</i> . . . . .	Albert RIOUX
170. <i>Le Cinéma</i> . . . . .	Oscar HAMEL
171. <i>La Crise protestante</i> . . . . .	R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J.
172-173. <i>La Formation technique</i> . . . . .	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
174. <i>La Gaspésie intérieure</i> . . . . .	PÉNINSULAIRE
175. <i>Chefs ouvriers catholiques</i> . . . . .	L.-G. HOGUE
176. <i>La Mission sociale de l'hygiène</i> . . . . .	Dr J.-A. BAUDOIN
177. <i>Les Associations ouvrières au Canada</i> . . . . .	E. S. P.
178. <i>Rotary et Maçonnerie</i> . . . . .	E. S. P.
179. <i>L'Indissolubilité du mariage</i> . . . . .	R. P. E. JOMBART, S. J.
180. <i>Le Tourisme — Source de richesse</i> . . . . .	Eugène L'HEUREUX
181. <i>La Vaccination antituberculeuse</i> . . . . .	Dr J.-C. BOURGOIN
182. <i>L'Utilisation des sous-produits de la pêche</i> . . . . .	Joseph RISI
183-184. <i>La Paroisse au Canada français</i> . . . . .	R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J.
185. <i>L'Eglise, nos maux sociaux et l'ouvrier catholique</i> . . . . .	Abbé J.-Ad. SABOURIN
	R. P. SCHELPE, S. J.
186. <i>L'Industrie chimique et le Canada</i> . . . . .	R. P. Pierre FONTANEL, S. J.
187. <i>Le Travail des jeunes filles</i> . . . . .	Mme W. RAYMOND
188. <i>Les Communautés religieuses et la Cité</i> . . . . .	Juge C.-E. DORION
189. <i>Les Œuvres dans la Cité</i> . . . . .	R. P. BONHOMME, O. M. I.
190. <i>Le Syndicalisme catholique canadien</i> . . . . .	E. S. P.
191. <i>La Semaine sociale de Chicoutimi</i> . . . . .	Wilfrid GUÉRIN
192. <i>L'Eglise et la question syndicale</i> . . . . .	PP. ARENDT et MULLER, S. J.
193. <i>Nos Orphelins</i> . . . . .	Sœur ALLAIRE, etc.
194-195. <i>Encyclique sur l'éducation de la jeunesse</i> . . . . .	S. S. PIE XI
196. <i>L'Enseignement religieux</i> . . . . .	S. G. Mgr ROSS
197. <i>La Semaine du dimanche</i> . . . . .	XXX
198. <i>Pour nos Enfants</i> . . . . .	Sœur MARIE-HADELIN, etc.
199. <i>La Préférence aux Syndicats catholiques</i> . . . . .	XXX
200. <i>Pour le bon Journal</i> . . . . .	Abbé A. ROBERT et O. HÉROUX
201. <i>Le Sens catholique</i> . . . . .	E. MERCIER et G. LADOUCEUR
202-203. <i>L'Apostolat laïque</i> . . . . .	R. P. ARCHAMBAULT, S. J.
204-205. <i>Instruction ou Education</i> . . . . .	Esdras MINVILLE
206. <i>En Russie soviétique</i> . . . . .	E. S. P.
207-208. <i>Manuel antibolchévique</i> . . . . .	E. S. P.
209. <i>La Participation des laïques à l'apostolat</i> . . . . .	Antonio PERRAULT
210-211. <i>L'Encyclique « Quadragesimo anno »</i> . . . . .	S. S. PIE XI
212. <i>Le Mariage chrétien</i> . . . . .	R. P. Adélarde DUGRÉ, S. J.
213. <i>L'Etat et la morale publique</i> . . . . .	Léo PELLAND
214-215. <i>L'Etat et le mariage</i> . . . . .	Juge C.-E. DORION
216. <i>L'Activité sociale des prêtres de Belgique</i> . . . . .	R. P. Albert MULLER, S. J.
217-218. <i>Cahier anticommuniste</i> . . . . .	E. S. P.
219. <i>Pour la Colonisation</i> . . . . .	E. S. P.
220. <i>Le Réve communiste</i> . . . . .	R. P. Thomas-M. LAMARCHE, O. P.

Les numéros précédés d'un astérisque sont épuisés.

**BNQ**



**C 000 092 647**

Abonnement: \$1.50 par an

IMPRIMERIE DU MESSAGER, MONTRÉAL

92647